

L'affaire des ormes

Elle reposait sous un orme, bien sagement, ses longs cheveux bien déposés autour de sa tête à l'instar d'une couronne dorée. Comme dans le poème de Rimbaud, le dormeur du Val, tout laissait penser au premier abord à un moment de quiétude et de repos bien enviable. Seul le petit trou bordé de sang sur sa tempe fit comprendre au promeneur qui la découvrit que c'était un repos définitif, éternel. Même l'équipe de police dépêchée sur place pour faire les premières constatations, malgré son habitude des corps froids, se laissa quelques secondes prendre par la mise en scène. En l'absence de témoins et d'indices, l'affaire fut classée. Ce fut le seul échec du lieutenant Laurent Martin au cours de sa longue carrière de policier. D'ailleurs, il repense souvent à la jeune femme, restée inconnue faute de papiers d'identification et d'avis de disparition, chaque fois qu'il passe près d'un orme. Alors quand il lit dans le journal le récit d'une mise en scène identique, vingt-cinq ans après, tous ses sens et ses réflexes de chasseur reprennent du service. Malgré les technologies modernes d'investigation et de communication, la police lance un appel à témoin, le bec dans l'eau, à l'affût du moindre renseignement pouvant la mettre sur la piste du coupable. Le lendemain, Laurent se rend dans son ancien commissariat, qu'il n'a pas fréquenté depuis très longtemps, voulant couper tout lien avec son passé et profiter de sa retraite l'esprit libéré.

Il est accueilli par l'un des officiers qu'il avait formé peu avant son départ :

« Bonjour Laurent, quelle surprise ! Tu viens déposer plainte ?

— Bonjour Guy ! Non, je viens au sujet de votre affaire de mort sous un orme, qui est parue dans le journal.

— Ah bon. Tu aurais des informations à nous signaler ?

— Longtemps avant ta prise de fonction ici, d'ailleurs si je ne me trompe pas, tu es le seul à être resté des collègues de mon époque, nous avons eu un cas similaire. Malgré nos recherches, nous n'avons pas réussi à le résoudre.

— Et tu penses qu'il y aurait un lien avec l'affaire actuelle ? »

Laurent résume à son collègue leur enquête.

« Effectivement, les nouveaux éléments que tu nous apportes pourraient éclairer nos investigations d'un jour nouveau, Quoi que...

— Quoi que ?

— Ce qui me chiffonne un peu, c'est qu'il y a plus de deux décennies qui séparent nos deux cas. Cela fait long, non ?

— Tu n'as pas tort.

— En plus, notre nouveau commissaire est pas fan des cold case.

— Des cold-cases ?

— En bon français, les affaires non résolues qu'on rouvre plus tard quand on pense avoir de nouveaux faisceaux d'indices.

— À ce que j'entends, il n'y a pas que les méthodes de recherche qui ont évolué et qui se sont modernisées, mais aussi le vocabulaire ! Jolie expression que « faisceaux d'indices ! ».

— Te moque pas de moi ! Le commissaire Albertini est fou de tout ce verbiage moderne, comme si appeler des choses autrement allait nous aider à mieux faire notre boulot ! Mais bon, on ne peut pas aller contre la modernité et vu le manque de flexibilité du chef, on préfère faire avec. Mais pour en revenir à notre affaire, en plus cette fois-ci, c'est un homme... Pure coïncidence ?

— Certes, mais avoue que beaucoup de faits sont similaires.

— C'est vrai : la mort par arme à feu, la mise en scène laissant penser à quelqu'un de dormant, l'identité inconnue de la victime, la disparition sous le même arbre...

— un orme. À l'époque, nous avons creusé aussi cette piste. Il y a pas mal de légendes liées à cet arbre autrefois très commun en Europe avant d'avoir été décimé par un insecte nuisible.

— Vraiment ?

— À l'instar du chêne, il était utilisé également pour distribuer la justice.

— C'est-à-dire ?

— Autrefois, ces arbres robustes étaient nombreux sur les places des villages, centres de la vie sociale. Vénérés au Moyen Âge, en Occident, ils étaient habituellement plantés sur le parvis devant les églises vouées aux saints martyrs et étaient le point de rencontre après la messe, le lieu des duels et les juges et plaideurs y rendaient aussi justice sous son ombre.

— Vraiment ?

— Oui, dès le Moyen Âge, il était fréquent qu'une forme de justice y soit rendue par des sommités locales ou des personnes qualifiées de juges de village en cas de différends.

— Eh bien !

— Mais bien avant, dans l'Antiquité, les Grecs avaient attribué l'orme à Hermès et Oneiros, le dieu des songes et de la nuit, qui était aussi fils d'Hypnos (dieu du sommeil) et frère de Thanatos, le dieu de la mort. Ses fruits ailés accompagnaient les âmes des défunts devant le juge suprême.

— Et vous avez pensé que c'était en lien avec une volonté de rendre justice ?

— C'était une piste qu'on avait explorée. On s'était même penchés un temps sur une légende du Sud-ouest...

— Vous aviez vraiment cherché partout. Et malgré tout, sans résultat ! Ce n'est pas très encourageant. Mais bon, nos deux affaires ne sont peut-être liées que par le hasard. Au fait, c'était quoi cette légende ? »

Alors que Laurent va répondre, un trentenaire d'allure pas commode entre dans le bureau.

« Tiens Laurent, je te présente le commissaire Albertini.

— L'ex-lieutenant Martin est là suite à notre demande de témoin. Ils ont eu un cas similaire il y a vingt-cinq ans, non résolu. »

Le jeune commissaire regarde des pieds à la tête le retraité, avec un certain dédain. Le silence s'installe, pénible. Laurent sent bien de l'animosité à son égard, ce que lui confirment les quelques mots brefs et froids de l'homme en face de lui « Je vois, mais si cela ne vous gêne pas, nous avons à faire. Merci Monsieur Martin de vous être déplacé. On vous recontacte si on a besoin de nouvelles précisions. »

Guy est désolé de la tournure que prennent les choses. Alors que Laurent prend congé rapidement, il lui chuchote de se retrouver pour déjeuner à leur petite cantine d'autrefois, au bar du Cercle pour parler de tout ça vers midi. Laurent accepte. Il se doutait bien que ses informations pouvaient être inutiles, mais tout bon enquêteur est tenu de suivre toutes les pistes. Toujours est-il qu'il va pouvoir revoir son ancien collègue, sa démarche n'aura donc pas été vaine.

À midi pile, Guy fait son entrée dans le bar. Laurent est déjà installé à une table, en discussion avec le gérant qui ne l'avait pas vu depuis une éternité. Ils échangent quelques souvenirs. Il faut dire que dès qu'elle le pouvait, toute l'équipe se retrouvait-là pour manger un morceau au calme, se ressourcer et quitter l'ambiance des affaires qui les tenaillaient nuit et jour.

« Désolé pour l'attitude de mon chef. Il n'est pas mauvais, c'est même un très bon administratif, mais il gère son commissariat comme une entreprise. Nous vendrions des carottes qu'il se comporterait de la même façon, sans trop d'égard pour l'aspect humain, l'œil rivé en revanche sur les statistiques et notre budget. C'est nécessaire, mais notre rôle est de faire respecter la loi, de créer du lien avec la population et de pouvoir compter les uns sur les autres. La bonne ambiance d'autrefois a disparu et chacun est perdu dans son quotidien. D'ailleurs, il y a un mois, une de nos recrues s'est suicidé. Il n'en pouvait plus de la pression, de la perte de sens de son travail et de gérer des situations de plus en plus noires et glauques tout seul.

— Je comprends. Je me rends bien compte que le monde est devenu plus dur. Avant, nous n'avions pas des enfants de cœur à gérer, mais au moins, on ne tuait pas pour voler dix euros ou pour un regard de travers. Les gens étaient moins agressifs. Peut-être parce qu'il y avait moins d'inégalités. À côté de ceux qui avaient beaucoup, la plupart avait plus ou moins aussi peu. Nous n'étions pas non plus de plain-pied dans cette société d'ultraconsommation et d'individualisme forcené qui rend si malheureux les gens ! J'ai passionnément aimé notre métier, mais j'avoue que j'ai l'impression d'être parti à temps, même si chaque époque a ses avantages aussi. Quand je vois les progrès techniques, notamment l'ADN, et le recours à la psychologie, vous êtes bien plus armés que nous autrefois pour résoudre les affaires.

— C'est pas faux. Le métier a effectivement beaucoup évolué, pas toujours en bien. Mais tu sais, c'est bien joli d'avoir des super technologies à disposition et Internet pour faire des recherches, mais comme à ton époque, si on ne sait pas chercher et faire les bons liens entre les informations, on ne va pas trop loin non plus. Et si je suis là, c'est en souvenir du bon temps passé ensemble, mais parce que, aussi, je n'ai pas oublié ton instinct de chasseur. Tu étais un très bon enquêteur et je suis persuadé que si tu es venu nous voir, c'est que tu as senti que les deux affaires avaient un lien, peut-être très ténu.

— Merci, mais tu sais, c'est comme tout, quand on n'utilise pas ses sens, ils s'émeussent et cela fait longtemps que j'ai raccroché les gants.

— Sûrement, mais je reste persuadé que ta présence dans mon bureau n'est pas fortuite. »

Les plats qu'ils ont commandés leur sont servis. Chacun avale son repas rapidement, pour pouvoir discuter plus à l'aise.

« Au fait, c'était quoi cette légende dont tu me parlais quand l'autre technocrate est arrivé ?

— Sur la place d'un village landais se trouve un orme remarquable de plus de six cent ans qui a échappé par miracle à la graphiose, maladie due à un champignon qui a entraîné la quasi-disparition de cet arbre alors très commun au début du XX^e siècle. Il est connu dans tout le Sud-ouest en raison de l'apparition mystérieuse, tous les ans, jusqu'à sa mort en 2010, d'une couronne de fleurs sur son tronc.

— C'est bien curieux ! On en connaît la raison ? Il doit bien y avoir un truc, non ?

— Selon la légende, une jeune bergère, au temps de l'occupation anglaise au XV^e siècle, a été accusée à tort d'avoir trompé son fiancé. Condamnée à être exposée nue, toute une journée, sous l'arbre de la justice, elle mourut de honte et de chagrin le soir même. Le lendemain, une

couronne de fleurs blanches, semblable à celles des jeunes mariées, apparut à l'endroit où elle avait posé sa tête.

— Encore cette idée de justice !

— C'est troublant, non ? Nous avons toujours eu l'intuition que cela avait un lien, mais il ne nous est pas été possible de raccrocher les wagons et d'exploiter cela.

Laurent s'arrête net dans sa phrase, grimaçant et se pliant en deux.

« Tu vas bien ?

— Une douleur qui me taraude depuis quelque temps vers le foie. C'est plus spectaculaire que grave.

— Quand même, tu as l'air de bien souffrir.

— C'est que cela me prend toujours par surprise, mais cela finit par passer tout seul.

— Et le toubib, il en dit quoi ?

— J'avoue que je ne suis pas encore allé le voir.

— Tu devrais peut-être, non ? C'est sûrement rien, mais au moins tu seras fixé. »

Les deux hommes bavardent encore un peu puis se quittent, Guy devant retourner au travail. Ils s'échangent leurs numéros de téléphone personnels pour rester en contact en cas d'évolution dans l'affaire.

Deux semaines plus tard, Guy appelle Laurent. Il lui apprend que l'enquête piétine toujours et que son chef refuse de rouvrir l'affaire de la morte sous l'orme, mais qu'il continue, lui, à y réfléchir. Laurent ne doit donc pas hésiter à le contacter si quelque chose lui revient. Ce dernier n'a pas grand chose à rajouter, car il a passé une bonne partie des derniers jours à l'hôpital pour subir une batterie d'exams. Cela l'inquiète un peu, mais son médecin reste confiant dans l'attente des résultats d'ici quelques jours.

L'absence de nouvelles sur l'affaire dans les médias fait penser à Laurent que la piste se refroidit. Il pense beaucoup ces derniers temps à l'affaire, plus d'ailleurs qu'à son rendez-vous chez le médecin de ce matin. Tant mieux, car son médecin fait une drôle de tête en le faisant entrer dans son cabinet.

« Bon Laurent, je suis ton médecin de famille depuis plus de trente ans. On se connaît bien, donc je vais te dire les choses directement.

— Tu veux en venir où avec ce préambule ?

— Tu sais aussi que tu peux compter sur moi.

— Je sais bien. Je n'ai pas oublié l'aide que tu m'as apporté à la mort de ma femme et de notre fils. Et je t'en remercie.

— Ce n'est pas pour cela que je te rappelle cela...

— C'est si grave que cela ?

— Cela me peine beaucoup de te dire ça, mais tu souffres d'un dysfonctionnement génétique et rare du foie qui produit trop de bile.

— Cela ne ferait pas aussi mal, j'en rirais presque, après m'être fait tant de bile au boulot, voilà que j'en produis trop à la retraite...Que dois-je faire pour guérir ?

— C'est une maladie hépatique incurable, Laurent.

— Tu veux dire quoi par-là ?

— Je suis vraiment désolé, mais tu es condamné.

— C'est sûr ? Il ne peut pas y avoir d'erreur de diagnostic ?

— Tu t'imagines bien que j'ai vérifié plusieurs fois, mais malheureusement non.

— J'en ai pour combien ?

— Pour être franc, plus que la durée, c'est l'intensité qui me préoccupe. Les autres patients touchés connus ont enduré de grandes souffrances qui vont crescendo....

— Et ben.... Je me doutais bien que mes douleurs n'étaient pas normales, mais à ce point...

— Tu n'as plus que quelques semaines devant toi et quant aux douleurs, nous disposons de médicaments pour les rendre tolérables... »

Malgré les précautions prises par son médecin pour lui annoncer la nouvelle et le petit remontant alcoolisé qu'il lui offre par la suite, Laurent sort très ébranlé de son rendez-vous médical. Il est k.-o. debout. Il ne s'attendait à pas un tel diagnostic et puis partir si vite ! Pendant plusieurs jours, il reste cloîtré chez lui, n'arrivant pas à intégrer l'information. Il n'a plus d'appétit, ne s'intéresse plus à rien. Seule sa conversation avec son médecin tourne en boucle dans sa tête. Et puis, les fonctions vitales se réveillent. Le ventre et les placards vides, il sort enfin de son lit pour aller se laver, s'habiller et acheter quelques bricoles. Pour une fois, il se rend en périphérie de la ville, avec l'espoir de ne croiser personne qu'il connaît. Alors qu'il tente vainement de s'intéresser à l'emballage d'un plat tout préparé (quitte à mourir bientôt, autant de se faire plaisir et arrêter de se priver de cochonneries !), il peut constater que décidemment, le monde est plutôt petit. Il est abordé par un visage qui lui semble connu. Ce n'est qu'au bout de quelques phrases, qui font ressortir l'accent du petit homme très brun et très velu, qu'il le remet.

« Bonnejour Monsieur Martin !

- Bonjour, on se connaît, je crois non ? Votre accent espagnol me dit quelque chose.
- Si. J'étais infirmier dans l'hôpital dans lequel vous avez passé une semaine d'exams le mois dernier. C'est moi qui avais dû vous faire plusieurs ponctions très douloureuses et, pour vous aider à penser à autre chose, j'étais venu vous parler de Gijón, ma ville natale en Espagne.
- Cela me fait bizarre de vous revoir hors contexte. Quelle coïncidence !
- Comment vous sentez-vous ?
- Moyen. Vous savez sûrement pour ma maladie aussi incurable que douloureuse ?
- Si. Vous ne souffrez pas trop ?
- Cela va encore, mon toubib m'a donné autant d'antidouleurs qu'il le pouvait, mais je me demande à quoi bon lutter.
- Hum...
- Pourquoi me maintenir en vie dopé comme un cycliste professionnel pour juste faire semblant pendant quelques semaines encore ? Je suis las. J'ai mené trop de combats pendant ma carrière professionnelle de policier, puis à la mort de ma femme et de mon fils dans un accident de voiture pour trouver encore la force de lutter. Et pour qui, d'ailleurs ? Je n'ai plus personne qui m'attend... Mais désolé de vous embêter avec mes états d'âme, vous avez assez à faire tous les jours avec tous ces malades...
- J'étais venu vous remercier de vous en préoccuper. J'étais venu vous raccompagner chez vous ? J'ai du temps et vous devez vous ménager.
- C'est gentil. J'avoue manquer un peu de force. »

Pour remercier l'infirmier de l'avoir ramené chez lui, Laurent lui offre un café accompagné d'un paquet de petits beurrés, miraculeusement trouvé dans un fond de placard. En fin de compte, cela lui fait du bien d'avoir quelqu'un à qui parler pour mettre de l'ordre dans ses pensées. La conversation commence très générale pour prendre peu à peu une tournure plus personnelle.

« Vous étiez sérieux, Monsieur Martin, quand vous parliez tout à l'heure de capituler devant la maladie ?

— Je n'ai plus personne et peu de liens tissés avec les autres, à part professionnellement, et encore ! À quoi bon lutter dans mon cas, alors que la bataille s'annonce perdue d'avance et s'accompagnera de grosses souffrances ?

— Vous pensez au suicide ?

— En quelque sorte, même si je suis trop lâche pour le faire moi-même et avec l'interdiction de l'euthanasie en France, je n'ai qu'à espérer une faiblesse cardiaque ou un surdosage médicamenteux... Bref, là encore, je reste passif...

— Cela vous dirait d'être actif ?

— Pardon ?

— Jié pense qué jié peux vous faire confiance...

— Bien sûr...

— Cela reste entre nous. Jié fais partie d'un collectif clandestin international d'aide au suicide pour les personnes comme vous en phase terminale sans espoir de rémission, qui n'ont aucune famille ou ami et qui ne peuvent espérer qu'une fin de vie dans la souffrance. Nous pourrions vous aider, si c'est vraiment votre décision...

— Ah ! Je ne sais pas, c'est tellement soudain.

— Ce n'est pas une décision simple. Vous seul pouvez la prendre. Si vous êtes d'accord, laissez-nous un message « Oui » à ce numéro de portable d'ici une quinzaine de jours. Nous vous recontacterons alors, sinon, oubliez notre conversation d'aujourd'hui... »

Trois semaines plus tard, Laurent prend un aller simple pour la République tchèque. Un contact l'attend à l'aéroport de Prague pour l'accompagner dans un petit village de Moravie. Ses douleurs sont de plus en plus vives, mais il est soulagé. Dans quelques minutes, tout sera fini pour lui. Il aura même eu la solution de l'énigme de sa vie, couché au pied d'un orme, porte de passage vers l'au-delà, selon une vieille croyance germanique à laquelle adhère le fondateur de l'association, qui préconise le suicide loin de chez soi pour dérouter les institutions publiques et écarter les soupçons. Lorsqu'il a su, il a hésité à en parler à Guy, mais à quoi bon ? Il ne voulait pas le tracasser avec cela, son affaire finirait classée par son chef. En l'appelant pour lui faire ses adieux, il lui avait juste dit qu'il avait décidé de partir s'installer à l'étranger pour finir ses jours. N'est-ce pas quelque part la vérité ?